FRC3. 23225 b .1D

CAMILLE

OU

LE SOUTERRAIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

EN PROSE, MÊLÉE DE MUSIQUE;

PAR M. MARSOLLIER,

Représentée par les Comédiens Italiens, le 19 mars 1791.

Case. FRC 22085

A MARSEILLE,

CHEZ MOSSY, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. XCI.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.

CAMILLE, femme du duc ALBERTI.	*Mme. Dugazon.*
LE DUC ALBERTI.	*M. Philippe.*
ADOLPHE, son fils	*Mme. Saint-Aubin.*
LORÉDAN, son neveu	*M. Solier.*
FABIO, valet de LORÉDAN	*M. Trial.*
MARCELLIN, espèce de jardinier.	*M. Ménier.*
LAURETTE	*Mlle. Carline.*
GARRIGA, berger.	
STROZZI, domestique.	
Plusieurs autres DOMESTIQUES.	
UN EXEMPT.	
GARDES.	

La scène se passe dans un vieux château à moitié ruiné, situé au milieu d'une forêt, et qui n'est pas habité depuis plusieurs années.

Alberti a une clef dorée attachée à une chaîne pareille; la chaîne passe autour de son col en sautoir; la clef est cachée dans son sein.

Remarques. Les endroits placés entre deux parenthèses indiquent des *a parte*, ou des *interlocutions* à voix basse.

CAMILLE
OU
LE SOUTERRAIN.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand vestibule ; les murs sans tapisseries, sont seulement couverts de quelques grands tableaux de la famille. Il n'y a point d'autres meubles : il fait sombre ; il est huit heures du soir. Il y a deux portes d'un côté, dont une moins apparente, et de l'autre une seule qui mène chez Alberti : toutes ont des serrures et des verroux qui se ferment avec bruit.

SCENE PREMIERE.

LOREDAN, FABIO ; le premier en uniforme, le second en voyageur, tous les deux en bottes ; ils sont conduits par MARCELLIN.

LORÉDAN. Vous voulez donc bien nous donner un asyle ?

MARCELLIN, *avec bonhomie*. Vous retournez à Naples ; vous vous êtes égarés de votre chemin ; vos chevaux n'en peuvent plus ; la pluie tombe, la nuit approche, vous avez l'air d'honnêtes gens, et je sommes trop humains pour vous refuser un abri.

LOR. Nous marchons depuis long-tems dans le château : il est vaste.

MAR. Bon ! il y en a pourtant la moitié de tombée.

FABIO. Et ce qui reste...

MAR. Ne tardera pas. (*Confidemment.*)

FAB. Ah ! ah ! (*Tressaillant de peur.*)

MAR. C'étoit jadis un vieux couvent qu'on a abandonné ; de grands corridors, de grandes salles, de grands souterrains...

Fab. Oh ! oh !

Mar. *Mystérieusement.* Il y a même eu, dit-on, des revenans.

Fab. *d'un air très-étonné.* Il y a eu... et vous habitez ici ?

Mar. Depuis un an, pas plus, et ç'a bien été l'année la plus longue de ma vie.

Fab. Je le crois.

Lor. En qualité de ?...

Mar. En qualité de jardinier d'abord ; mais comme il n'y a plus de jardin, on m'a donné la place de concierge pour soigner les meubles ; mais comme il n'y a plus de meubles, on m'a donné celle d'intendant pour recevoir les revenus ; mais comme il n'y a plus de revenus....

Lor. Que faites-vous donc à présent ?

Mar. L'amour, ne vous en déplaise ; et je croyons que ça fera passer plus vîte le tems.

Fab. L'amour, ici ! (*Surpris.*)

Mar Partout, monsieur ; et ce séjour me semble bien moins laid depuis que j'y voyons ma maitresse. Dame ! c'est qu'elle est... Ecoutez.

AIR.

Joli minois, taille légère;
J'en perds la tête en vérité.
Peut-être est-il une beauté
Plus piquante et plus régulière ;
Mais c'est une grace, un maintien,
Un certain air, une manière,
Un air... là... qui... je m'entends bien.
Oh, ma Laurette !
Quelle félicité !
J'en perds la tête
En vérité.
Elle est sage et par fois sévère:
Quand j'voulons un peu plaisanter,
Elle sait fort bien m'arrêter,
Elle se met même en colère...
Mais c'est d'un air, d'une manière,
Là.. qui... (*Il rit.*) J'vois qu'vous m'entendez bien,
Oui, c'est une grace, un maintien !
Oh, ma Laurette ! etc.

Lor. Je serai ravi de la connoître ; mais en attendant, ne pourroit-on pas saluer le maître du château ?

Mar. Impossible !... Il ne voit personne ; à peine s'il m'a parlé une fois depuis huit jours qu'il étiont ici.

Lor. Depuis huit jours ! Mais qui est-il ?

Mar. Je n'en savons pas un mot.

Lor. D'où vient-il ?

MAR. Il ne l'a jamais dit.

LOR. Enfin, comment le nomme-t-on ?

MAR. « Monsieur, » quand on lui parle « l'Ours » quand on parle de lui.

FAB. *Tirant Lor. par son habit.*
(Mon maître...)

LOR. Que fait-il en ce lieu sauvage ?

MAR. Il s'agite, il soupire, marche, parle seul; n'aime pas sur-tout les questions ni les curieux.

LOR. Je ne le verrai donc pas ?

MAR. Je serions chassé, s'il savoit tant seulement que je vous ai fait entrer.

LOR. J'en serois désolé; et s'il avoit été possible de trouver un autre asyle...

MAR. Il y a pourtant dans ste forêt un cabaret.

LOR. Une espèce de taverne détestable ! Je m'y suis présenté, elle étoit pleine de gens de mauvaise mine.

MAR. Oh ! il y en a beaucoup dans ces cantons ici.

FAB. (*Effrayé, et le considérant.*) Je m'en suis apperçu.

MAR. C'est qu'il s'y passe des choses...

FAB. Oh ! je m'en doute.

LOR. Ces hommes étoient armés : l'un d'eux, âgé, qui avoit l'air assez honnête...

MAR. Il faut se défier de ça.

FAB. Oui, il faut se...

LOR. (*Continuant.*) A défendu au maître du cabaret de laisser entrer qui que ce soit. Il a montré un papier...

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, STROZZI.

Strozzi est vêtu comme un paysan de la montagne : l'air dur, barbe noire, sourcils épais. Fabio s'effraie en le voyant.

MARCELLIN. Le maître ?... (*allant à lui.*)

STROZZI, *d'une voix fort brusque.*
Vient de rentrer.

MAR. Où est-il à présent ?

STRO. Dans la chambre grillée du petit pavillon.

MAR. Et que t'a-t-il dit en rentrant ?

STRO. *imitant le maître.*
Que fais-tu ici ? Vas-t'en.

MAR. Il t'a dit tout cela ! diable ! il étoit de bonne humeur aujourd'hui... Toujours seul ?

STRO. Non, il a amené un enfant.

MAR. Un enfant ! où l'a-t-il pris ?

Stro. C'est un homme masqué qui l'a conduit.

Mar. Oh ! oh ! (*à Fabio.*)

Stro. Et j'ai entendu qu'il disoit : oui, monseigneur, il revient; et d'après les dernières nouvelles, il sera à Naples peut-être aujourd'hui.

Mar. Monseigneur ! c'est donc quelqu'un de bien puissant.

Stro. Vas lui demander ; moi je n'en ai garde. Ce qu'il y a de sûr, c'est que pour la première fois, j'ons vu son visage se dérider.

Mar. (*à Lor. avec contentement.*) Diable ! il y a tous les jours ici du nouveau, comme vous voyez. Un homme masqué ! un enfant ! un inconnu qui arrive !...

Stro. Tu attends les ordres dans cette salle ?

Mar. Ici, ou ailleurs, c'est égal ; au coup de cloche, comme de coutume.

Stro. *le tirant à part.*

Que fais-tu de ces gens-là ?

Mar. *embarrassé.* Ces gens-là ! ce, ce sont de mes parens qui viennent pour mes fiançailles.

Stro. *d'une voix encore plus sépulchrale.*

A propos, c'est ce soir... sarpidié, comme nous allons rire ; adieu, messieurs, bien du plaisir, au revoir ! je vais porter au maître son poignard et ses pistolets. (*Il sort.*)

(*Fabio, qui s'étoit un peu deridé, reprend l'air effrayé.*)

SCENE III.

LORÉDAN, FABIO, MARCELLIN.

Fab. Quel est ce monsieur si aimable ?

Mar. C'est le premier laquais.

Fab. C'est le premier laquais !... quelle livrée, bon Dieu ! et quelle figure !

Mar. Ce ne sont pas les plus jolis qu'on a choisis, mais ceux qui avions la physionomie la plus sombre, et on les a vêtus à l'air de leur visage... Ah ça ! vous avez entendu ? vous êtes de mes parens ; si monsieur vous voyoit par hasard, ce seroit votre réponse et mon excuse ; et puis au point du jour... (*Il fait signe de partir, et s'arrête pour écouter.*) Oh ! oh ! j'ai cru entendre... Non, non ; je puis rester encore un instant avec vous.

Fab. Il m'a semblé que vous aviez parlé au premier laquais, d'une cloche.

Mar. Oui, diable ! il est nécessaire que je vous instruise de ce qui se passe dans ce château.

TRIO.

MAR. Une grosse cloche
Est là tout proche :
De cette cloche-là, dès qu'on entend les coups,
C'est dans cette maison ce qui nous règle tous.
Le maître veut quelqu'un ?... à l'instant
Din, din, dan. (*Il fait la cloche.*)
S'il est pressé... din din, din dan, din di, din dan.
Chez soi faut-il qu'on se retire,
Tout éteindre, et ne plus rien dire ?
Din, din, din, din, din.

à 3.

LOR. Tout est bisarre en ce lieu-ci.
FAB. Pour moi je suis d'effroi transi.
MAR. C'est singulier ; mais c'est ainsi
Que tout se passe en ce lieu-ci.
LOR. Cela m'est aussi bien égal,
Peu m'importe cette folie,
Rester ici, c'est mon envie
J'y puis braver le vent, la pluie,
Je pourrois être encore plus mal.
FAB. Je dis aussi... ça m'est égal.
Je ris sans en avoir envie.
C'est un menteur, je le parie ;
Et quelque chose là me crie ;
Ce château te sera fatal.
Au reste ça m'est bien égal,
C'est demain que je me marie ;
Chanter, danser, c'est mon envie ;
Quand on épous' fille jolie,
On ne trouve plus rien de mal.
(*On entend la cloche.*)
LOR. Je crois entendre quelques coups ;
MAR. Oui, c'est une bonne nouvelle,
FAB. Bonne, hélas !... eh bien ! quelle est-elle ?
MAR. Le maître va souper.
FAB. Et nous, (*douloureusement.*)
MAR. Après.
FAB. (C'est la dernière fois peut-être,
Dieu le veut, il est bien le maître ;
Mais puisse au moins le souper être bon !)
LOR. (Si l'on me connoissoit, peut-être,
Si je faisois dire mon nom,
Quelqu'insensé que soit le maître,
Il me feroit plus de façon.)
MAR. (Ils se parlent bas, et peut-être
Qu'à part tous deux ils se fâchiont ;
Mais moi je ne suis pas le maître,
S'ils sont fâchés, ils s'en iront.)

MAR. Au reste ça m'est bien égal
C'est demain que je me marie,
Chanter, danser, c'est mon envie,
Quand on épous' fille jolie,
On ne trouve plus rien de mal.
Adieu, messieurs, je reviendrai;
Bientôt je vous avertirai;
Mais point d'impatience,
Et sur-tout du silence.
Chut... je reviendrai
Au reste cela m'est égal,

LOR. Que m'importe cette folie?
Rester ici c'est mon envie,
J'y brave le vent et la pluie.
Je pourrois être ailleurs plus mal.
Oui, mon cher, je vous attendrai,
Et dans ce lieu je resterai.
Sans impatience,
Sans nulle imprudence,
Je vous attendrai.

FAB. Je dis aussi... ça m'est égal;
Je ris sans en avoir envie.
C'est un menteur, je le parie,
Et quelque chose là me crie;
Ce château te sera fatal.
Oui, monsieur, je vous attendrai,
(Mais ce sera contre mon gré!)
Sans impatience,
(J'enrage d'avance.)
Je vous attendrai.

(*La cloche sonne avec vîtesse.*)
(*Marcellin sort.*)

SCÈNE IV.

LORÉDAN, FABIO, *après un court silence et avoir regardé tout autour de lui.*

FABIO. Monsieur, que dites-vous de tout cela?

LORÉDAN. Beaucoup moins que tu n'en penses.

FAB. (*Confidemment.*) C'est un vrai coupe-gorge.

LOR. (*Souriant.*) Ma foi cela en a un peu l'air.

FAB. Vous êtes rassurant... Qu'allons-nous faire jusqu'à l'instant?...

LOR. Attendre... et lire; oui, j'apperçois, (*Il prend un livre sur une table qui est le seul meuble de ce vestibule : il lit.*) DANGER DE L'AMOUR. Ah!

FAB. Avis au lecteur.

LOR. PENSÉES SUR LA MORT. Oh! oh!

FAB. On veut nous y préparer... Oui, nous allons être punis de nos fredaines; le ciel est juste, et je vous l'avois prédit.

Lor (*Appuyé contre la table.*) Qu'ai - je donc fait de si grave ?

Fab. (*Pleurant à moitié.*) Vous l'avez oublié ? quand il n'y auroit que cette aventure avant notre voyage en France... aventure de roman ! Une femme belle, seule, dans un bois ! des voleurs qui l'entraînent ; vous, là tout à point pour la secourir ! on vous blesse ; vous tuez... moi, je... (*Il fait le geste de se sauver.*) Enfin nous l'emmenons ; ses gens, que la peur avoit dispersés, se rapprochent... vous les persuadez... avec de l'argent et des menaces, que Camille... car son nom leur échappe, vous suit de son plein gré, et Dieu sait ce qu'ils auront été conter pour se justifier de revenir sans elle : ce trait...

Lor. Fabio ! (*Avec impatience.*)

Fab. Passons, ce n'est pas le plus fort !... elle croit que vous la conduisez à Naples, où elle prétend avoir un mari jaloux, et elle se trouve dans votre petite maison, où vous lui proposez un amant discret... Alors, des reproches, des larmes, du désespoir ; vous voyez que cela devient sérieux, et vous promettez de la rendre à son époux. Elle s'appaise ; vous voulez connoître l'heureux mortel auquel elle est unie, elle refuse et vous assure que si vous saviez à qui vous vouliez faire injure, vous verriez qu'il ne tient qu'à elle de se venger ; mais qu'écoutant la reconnoissance elle se souviendra seulement que vous lui avez sauvé la vie ; et que pénétrée d'un tel bienfait, quelque malheur qui puisse lui arriver... elle jure de ne jamais vous nommer... elle répète même ce serment en levant au ciel ses beaux yeux, et avec une chaleur qui m'étonne... Enfin au bout de deux jours, vous la reconduisez aux portes de Naples, et il ne vous reste de toute cette belle aventure qu'une blessure et des regrets.

Lor. Fabio, je t'en prie, ne me rapelle jamais cette action ; elle a fait souvent le tourment de ma vie.

Fab. Ah ! nous y voilà..... Monsieur, c'est le moment de s'accuser de ses fautes ; cela désarme le ciel ! Mon maître, ne vous refusez pas à ce bon mouvement ; moi, de mon côté, je vais..... (*Il a l'air de faire son examen de conscience.*)

Lor. (*Sans l'écouter,*) D'après la certitude qu'elle paroissoit avoir de se venger, si elle l'avoit voulu, j'ai cherché cent fois à deviner à qui elle pouvoit être unie en secret. A quelqu'un de la cour sans doute ? n'ai-je pas été jusqu'à croire que peut-être mon oncle.....

Fab. Votre oncle..... si violent !... si jaloux !... si bizarre !

Lor. Précisément ; et qui, par son crédit et sa fortune, a tout fait pour moi, et pourroit tout pour me perdre... N'importe, Camille ne m'aura point sacrifié à ses ressentimens ; et sa figure si noble, si douce, a je ne sais quoi qui inspire la confiance et qui répond de sa loyauté... J'aime quelquefois à croire qu'à

mon retour à Naples, je la retrouverai heureuse; que ma démarche imprudente n'aura point fait soupçonner son innocence, et qu'il se présentera peut-être dans ma vie quelque occasion de reconnoître sa générosité.

FAB. Dieu le veuille... mais que vois-je ?

LOR. C'est une charmante personne... Regarde, Fabio, regarde donc.

FAB. Oui, vraiment; figure piquante... taille leste... œil vif... c'est la future... Une jolie mine paroît, adieu toutes nos bonnes dispositions.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE.

LAURETTE. Messieurs, Marcellin m'envoie pour vous prier de ne pas vous impatienter.

LORÉDAN. (*Galamment.*) Si vous restez avec nous, ma belle enfant...

FABIO. (Il est bien corrigé!)

LOR. C'est vous qui allez vous marier avec lui?

LAU. Eh, mon Dieu! Cela devroit être fini il y a huit jours, lorsque le maître est arrivé sans qu'on l'attendît... Mais moi, qui vais vous conter cela!

LOR. Contez, contez... Le maître? (*à Fabio.*) Elle a des yeux charmans.

FAB. Bah!.. C'est vrai.

LOR. Le maître, disiez-vous?...

LAU. A fait signe qu'il y consentoit; oui, signe; car on n'en peut guère tirer une parole; c'est toujours ça, (*elle fait le signe de dire, oui*) ou ça, (*le signe de dire non*) ou ça, (*le signe de renvoyer.*) C'est un homme bien extraordinaire; mais enfin...

LOR. Enfin, vous voilà au moment?... L'heureux coquin que ce Marcellin.

LAU. (*Riant.*) Eh! ma fine, oui, il n'y a plus à s'en dédire, les fiançailles ce soir, et demain...

LOR. Demain?

LAU. Eh! oui.

COUPLETS.

On nous dit que dans l'mariage,
On peut espérer d'heureux jours,
Qu'il est bien quequ'momens d'orage,
Mais qu'par bonheur ceux-là sont courts.
Dam, dam, dam, ça s'peut bien:
Dam, dam, j'n'en savons rien;
Mais sur ça faudra toujours faire
Tout comme a fait ma mère.

On nous dit aussi qu'en ménage,
Plus d'un époux est inconstant;
Qu'si Monsieur, s'avis' det' volage,
Madame doit en faire autant.
Dam, dam, dam, ... ça s'peut bien.
Dam, dam, j'n'en savons rien;
Mais sur ça faut bien encore faire
Tout comme a fait ma mère.

J'me souviens, j'me souviens qu'mon père
Souvent la grondoit sans pitié;
Et qu'alors all' tout au contraire,
N'y répondoit qu'par d'l'amiquié.
Dam, dam, sans dout' c'est bien.
Dam, dam, je n'blâmons rien...
Mais sur ça je n'promets pas d'faire
Tout comme a fait ma mère. (*riant.*)

LAU. Voici Marcellin.....

SCÈNE VI.

LES PRÉCÊDENS, MARCELLIN.

NUIT.

MARCELLIN. Messieurs, cachez-vous; le maître qui vient assez souvent dans ce lieu, a fait signe qu'il alloit y passer; ainsi venez avec moi bien vîte.

LAURETTE. Eh! où vas-tu loger ces messieurs?

MAR. (*Embarrassé*) Eh! j'nons pas d'autre endroit que cette petite chambre qui est là sous l'escalier, au bout du grand passage, au rez-de-chaussée.

FABIO. (*De mauvaise humeur.*) Oui, dans la cour, n'est-il pas vrai?

MAR. Ma foi, à-peu-près; mais on n'y est pas mouillé.

LORÉDAN. Qu'importe après tout, pour trois heures que nous avons à passer ici?

LAU. (*à Fabio.*) Et puis j'irons vous chercher lorsque le violon...

FAB. On danse? (*Etonné.*)

MAR. Sortez; voici le maître.

LOR. Je voudrois bien... (*Desirant rester.*)

MAR. Vous m'avez donné votre parole.

LOR. Seulement le voir entrer.

MAR. Vous ne distinguerez pas ses traits. Son chapeau qui lui couvre les yeux... sa tête baissée... Sortez... Sortez... Si par malheur il vous voyoit!... et souvenez-vous ben... Paix...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, *en frac, les cheveux en désordre, l'air troublé, un chapeau qui est rabattu et lui cache le visage; trois valets, mis comme on l'a dit, portent un fauteuil, un secrétaire et un flambeau avec plusieurs bougies. La rampe remonte.*

MARCELLIN. Oh! oh! est-ce qu'il va s'établir ici?
STROZZY. Je n'en sais rien.
MAR. Diable! cela nous dérangeroit.
(*Fabio et Lorédan sont cachés.*)

(*Alberti, pendant ce tems, a fait un signe pour qu'on plaçât le fauteuil, le secrétaire et le flambeau; pendant cette espèce de pantomime, la musique peint sa situation autant que cela est possible. Il ouvre le secrétaire, il commence une lettre, la déchire, en tire un portrait, le regarde, le serre dans son sein, referme le secrétaire avec vivacité, et sort. Lorédan et Fabio rentrent sur la pointe du pied, ainsi que les autres domestiques.*

FABIO. (*à Mar.*) S'il ne dit jamais que cela, vous êtes bien excusable de n'avoir pas voulu nous instruire.

LORÉDAN. Eh bien! où va-t-il à présent?

MAR. On croit que c'est dans la chambre d'une jeune femme, enfermée dans ce château, que personne ne pouvoit voir, et qui est morte par les mauvais traitemens d'un certain majordome.

FAB. Et ce majordome?

MAR. Est mort aussi depuis huit jours, c'est ce qui fait que le maître est revenu.

FAB. (*Tout affligé.*) Mais tout le monde meurt donc dans cette maison?

LOR. Et vous n'avez jamais été tenté de le suivre, lorsque?...

MAR. Non, parce qu'il prend une petite précaution.

FAB. Laquelle?

MAR. Une paire de pistolets chargés à balles qu'il porte toujours pour répondre au premier indiscret qui...

FAB. Oui, j'entends... le voici... gare...
(*Il se sauve.*)

LOR. Il ne nous a pas vus, et...

MAR. C'est un fou, Monsieur... ne vous risquez pas... ouvrez cette porte... plus loin, plus loin encore; descendez un peu à gauche... bon, vous y êtes.

(*La même ritournelle; Alberti rentre, fait un signe, et tout le monde disparoît.*

SCÈNE VIII.

ALBERTI, *seul.*

Comme mon cœur bat ! C'est ici .. c'est sous cette salle, dans ce souterrain, qu'elle respire... et l'univers entier ignore mon secret. O femme coupable et adorée ! de quel prix as-tu payé ma tendresse ? Pour avoir plus de droits à ta reconnoissance, à ta fidélité, malgré mon rang, je t'avois prise dans une famille obscure et pauvre; mes bienfaits ont égalé mon amour!... et tu as pu m'outrager ? je t'en punis ! et j'ai la bonté d'être sensible à tes peines ! je maudis une rigueur que j'ai crue légitime. Victime de ma sévérité, de l'obéissance trop exacte de celui que j'avois chargé de te soustraire à mes yeux, privée de voir le jour, morte pour ta famille, pour toute la nature !... tu vis encore, et tu ignores que ton amant, ton époux, ton juge, depuis huit jours est près de toi, et qu'il voudroit, au prix de son sang, acheter la certitude de ton innocence ! .. Je ne m'approche pas sans effroi de l'entrée secrète que ma prudence a dérobée à tous les regards. (*Il s'approche peu-à-peu du tableau.*) Derrière ce tableau une porte de fer, un escalier qui conduit au souterrain; un ressort qu'en touchant je puis... (*Il s'éloigne du tableau avec vivacité.*) Non, je n'y descendrai pas... ce cœur est trop foible... je n'y descendrai pas. Ah ! du moins regardons son image... contemplons ces traits si chers, si trompeurs, qui fûrent si long-tems mon idole, et qui font aujourd'hui ma honte et mon désespoir.

(*Il pose le portrait sur le secrétaire.*)

AIR.

Amour, vengeance, dans mon cœur,
Vous exercez votre funeste empire ;
Le jour, la nuit, cent fois j'expire
Et de tendresse et de fureur.
J'aime, j'aime... je meurs de rage,
De douleur... et de repentir;
Et quand je me repens d'avoir su la punir,
Je voudrois, s'il se peut, la punir davantage.
Amour, vengeance, etc.

Ah! si elle avoit voulu m'avouer celui qui l'a rendue perfide, celui avec qui elle osoit fuir loin de moi; si elle l'avoit livré à ma juste vengeance !... Elle l'aime encore, puisqu'elle craint de me le faire connoître. S'il n'eût été qu'audacieux, n'auroit-elle pas été la première à desirer la punition de celui qui a voulu la déshonorer ? --- Dans un cachot ! elle ! elle dont je

voulois faire le bonheur ! jeune ! belle ! gémissant loin de son époux... loin de son fils... de son fils qui la pleure !... Et j'ai pu la condamner à cet horrible supplice ! ... Pour toute nourriture, un pain grossier qu'elle mouille de ses larmes !... Et c'est moi ! Avois-je dit qu'on la traitât aussi cruellement ?... Oui, oui, je l'avois dit, je le dirai encore. La jalousie me déchire, et je me sens capable de tout. Qu'elle tremble ; qu'elle avoue. C'est aussi trop de foiblesse... Ce jour sera terrible, je le sens, et la rage qui me transporte... (*Ses regards tombent sur le portrait.*) Un regard jeté sur ce portrait me désarme... m'attendrit... que seroit-ce donc si je la voyois ? Je ne la verrai point ; je me punirai de son crime : je mourrai mille fois... Tour-à-tour cruel, tendre, amoureux, jaloux, voilà pourtant comme depuis sept ans je passe ma misérable vie. Ce mal affreux qu'il faut souffrir, dévorer, redouble chaque jour, et ne me tue pas !

SCÈNE IX.

MARCELLIN, ALBERTI.

MARCELLIN, *frappant en dehors.*
Monsieur !

ALBERTI. Qui ose frapper ?..... (*D'une voix forte.*) Qui frappe ?

MAR. Monsieur, c'est moi, par votre permission, sans vous fâcher, et même sans entrer si vous le désirez.

ALB. Entre. (*Ouvrant la porte.*)

MAR. (*Un peu ému.*) Pardon, monsieur, je croyois que vous alliez sortir de cette salle ; mais il paroît que vous vous y plaisez, et comme vous savez que c'est demain not' mariage...

ALB. Après (*Impatient.*)

MAR. Vous avez permis que les fiançailles se fissent dans le château, attendu qu'il n'y a pas d'autre endroit.

ALB. Eh bien ?

MAR. Eh bien ! je venons vous dire que comme cette salle est la plus éloignée de votre appartement, je l'avions choisie pour la fête.

ALB. Cette salle ! pour une fête ! (*troublé.*)

MAR. (*Effrayé.*) Dame ! monsieur, c'est la plus commode ; et puis vous savez bien, le château n'est pas des meilleurs ; cette pièce-ci est la plus sûre, parce qu'on dit qu'elle est voutée, n'est-ce pas, monsieur ?

ALB. Oui, oui, je le sais. (*Tressaillant.*)

MAR. Ainsi donc, si vous le permettez, ce sera ici. (*Albert*

rêve et s'attendrit. Un silence. Marcellin lui voyant l'air plus doux, s'approche un peu plus.) Monsieur ne voudroit pas honorer de sa présence le plus beau de mes jours? (*Alberti rêve, et fait un signe de douleur.*) Vous êtes bon au fond, et si pour chasser votre tristesse, vous preniez tant seulement une jolie petite femme comme la nôtre...

ALB. *d'une voix étouffée et douloureuse.*

Une femme!

MAR. Ecoutez donc, monsieur, ça vous rendroit peut-être plus gai, plus heureux.

ALB. *N'y pouvant plus tenir, et d'une voix terrible.*

Heureux! ah! (*il sort très-vivement.*)

MAR. Ah, mon Dieu! qu'il est donc bizarre! (*aux étrangers, en ouvrant la porte par où ils sont sortis.*) Messieurs, messieurs, vous pouvez monter à présent. Je l'y ons dit une politesse, et ça l'a fait fuir.

SCENE X.

MARCELLIN, LORÉDAN, FABIO, LAURETTE; DOMESTIQUES DU CHATEAU.

Les valets entrent, ils sont tous vêtus grossièrement, et ont des figures peu revenantes; plusieurs femmes dans le même costume.

MARCELLIN. Venez tous aussi. (*à Lorédan, en riant.*) J'ons voulu réunir toute la belle jeunesse du château.

LAURETTE. Dansons. (*Elle appelle.*) Eh! la musique! (*Aux étrangers.*) Oh! nous avons le premier musicien du canton.

FABIO. Où est-il? *Laurette lui présente Garriga, qui est un chevrier, il est vêtu comme les bergers de la montagne: une capotte, un bâton, le chapeau rond.*

FAB. Cela! (*Etonné.*)

MAR. (*Riant.*) Eh! oui; le jour il mène paître les chèvres, et le soir il fait danser les filles... Allons, Garriga; allons, mon garçon.

GARRIGA. Oui, not' bourgeois. (*Bégayant.*)

LAU. (*A Lor.*) Nous n'oserions pas prier monsieur de danser avec nous; mais nous espérons que monsieur son valet-de-chambre voudra bien ouvrir le bal.

MAR. Et avec la mariée.

FAB. (*Point gai.*) Mais, messieurs, je ne danse guère.

LOR. Allez donc, Fabio; c'est un honneur que l'on veut bien vous faire.

LAU. Oh! vous ne me refuserez pas?

(*Elle le prend par la main ; Fabio fait la grimace ; elle le mène au haut du théâtre pour danser avec elle.*)

MAR. Allons, joue, Garriga.

(*Garriga joue un vieux menuet.*)

FAB. Est-ce qu'on danse encore le menuet ? Je m'en mêlois jadis... mais à présent...

(*Il s'excuse et veut s'en aller.*)

MAR. Eh ben, autre chose ; entends-tu, Garriga ? un rigaudon.

GARRIGA. Plus gai ?... Oui, not' bourgeois.

(*Il joue le même air beaucoup plus vîte.*)

MAR. Encore ? tu ne sais donc que cet air-là ?

GAR. (*Riant bêtement.*) Oui, not' bourgeois.

LAU. Eh, que ne disois-tu? (*Elle le contrefait et le renvoie.*) Marcellin, chante-nous plutôt une ronde, tout le monde en sera, monsieur aussi.

LOR. De tout mon cœur.

MAR. Une ronde ! *Cherchant.*) Laquelle ?... Ah ! je m'en vais vous dire celle de la forêt d'ici, de la forêt noire ; elle est toute nouvelle.

LAU. Oui, elle est bien jolie ; elle me fait toujours une peur !...

FAB. *quittant la main de sa danseuse.*
Une peur !...

LAU. Vous verrez...

RONDE.

PREMIER COUPLET.

MAR.
Notre meûnier chargé d'argent,
S'en alloit au village ;
V'là tout-à-coup, v'là qu'il entend
Un grand bruit dans l'feuillage.
(*Il fait comme s'il trembloit ; tous l'imitent.*)
Ouf, ouf.
Notre meûnier a ben du cœur,
On dit pourtant qu'il eut grand peur.
(*Riant.*)
Amis, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas dans la forêt noire.
(*On danse en chantant.*)

MAR.
L'autre jour la jeune Isabeau
S'y promenoit seulette ;
Elle revint sans son anneau
Et sans sa collerette ;
Hum ! hum ! (*Tous l'imitent.*)

Notre Isabeau n'manque pas de cœur;
Mais que faire contre un voleur! (*Riant.*)
Belles, si vous voulez m'en croire,
N'allez pas dans la forêt noire.

TOUS. Belles, si vous voulez l'en croire,
N'allez pas, etc.

(*Marcellin les réunit autour de lui.*)

LAU. (*A Fab.*) Oh! c'est ce couplet-là... écoutez:

MAR. Hier au soir dans un ch'min creux,
Tout seul je m'achemine;
J'entends comme un cri douloureux
D'queuqzun qu'on assassine...
Ah! ah! ah! (*Il fait un cri de douleur.*)
J'vois paroît' l'omb' d'feu not' pasteur
Qui m'cri d'un' voix à faire peur;
Ami, si tu fais bien, et si tu veux m'en croire,
Ne r'viens pas dans la forêt noire.

CHŒUR.

Oui, si je faisons bien, et si j'voulons l'en croire,
N'allons pas, etc.

FAB. (*Ne pouvant plus y tenir.*) Quelle diantre de chanson nous dites-vous là? moi, qui demain dois passer!...

MAR. Dame! ce sont les histoires du pays; il n'y a pas de jour où il n'arrive quelque chose...

FAB. C'est agréable.

(*On frappe trois fois, tout le monde est effrayé, et Fabio sur-tout.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, STROZZI.

FINAL.

STROZZI. Cessez donc vot' danse à l'instant...
Faut pas qu'ça puisse trop vous surprendre;
Mais c'est qu'j'ons quelq'chos' d'étonnant
D'ben étonnant à vous apprendre.

TOUS. Oh! dis-nous donc ça promptement.

STRO. Mettez-vous ben près pour m'entendre.
J'étions dans c'mauvais cabaret:
Vous savez tous où ce que c'est.

TOUS. Oui, l'on sait bien ce cabaret,
Chacun de nous sait bien c'que c'est.

STRO. J'f'sions semblant de faire un somme ;
V'là tout-à-coup qu'un tout grand homme...
TOUS. Un tout grand homme!
STRO. Dit bien bas,
Pour que je ne l'entende pas,
A des espèces de soldats.
TOUS. A des espèces de soldats !...
STRO. C'est dans c'château qu'est la personne,
Que de ce grand crime on soupçonne.
TOUS. C'est dans c'château qu'est la personne !...

(*Tous s'éloignent des deux voyageurs, et les regardent.*)

TOUS, *excepté les voyageurs.*

C'est peut-être ces messieurs-ci?
FAB. (C'est je crois le maître d'ici?)
LAU. Non, c'est à tort qu'on les soupçonne ;
De Marcellin ils sont connus,
Et pour la nôce ils sont venus.
MAR. Non, tous deux me sont inconnus.

(*Avec mystère.*)

STRO. Inconnus !
MAR. Et pour la fête ils ne sont pas venus.
TOUS. Pas venus !
STRO. *d'une voix forte à Lorédan et à Fabio.*
Et je leur trouve l'air confus.
TOUS. L'air confus!
Entendez-vous que l'on soupçonne
Une personne qu'est ici?...
Dam'! c'est qu'ça nous étonne.
LOR. Cela m'étonne aussi. (*Froidement.*)
LAU. FAB. Ah ! je frissonne.
STRO. (*d'une voix affectée, en les regardant.*)
C'est qu'ils ont dit;
Restons ici la nuit ;
Le jour, avec main-forte,
Et sans nous découvrir,
Si l'on n'veut pas ouvrir,
J'enfoncerons la porte.

(*Ils changent tous de côté.*)

STRO. MAR. LAUR.

(Ils parlent bas ; la chose est claire,
Ce sont eux qu'on veut arrêter.)

FAB.

(De voleurs c'est quelque repaire ;
Ils veulent nous épouvanter.)

LOR. Ils parlent bas ; la chose est claire.
Croiroient-ils nous épouvanter !

LES DOMESTIQUES.

(N'ayons pas l'air qu'on les soupçonne.
Retirons-nous sans bruit.)
Messieurs, bonne nuit,
J'vous la souhaitons bonne,
Et le réveil aussi.

LOR. FAB.

(C'est à tort que je les soupçonne.
Nous partirons sans bruit.)
Messieurs, bonne nuit,
Je la crois passer bonne,
Et le réveil aussi.

FAB. (Entendez-vous ceci !) *A Lor.*
LOR. (Que veut dire ceci !)
CHŒUR. Je vous la souhaite bonne,
LOR. Grand merci.
CHŒUR. Et le réveil aussi.
LOR. Et le réveil aussi. *Avec fermeté.*
Oui je l'espère ainsi.
CHŒUR. (Pourtant ça les étonne.)
LOR. FAB. Cela pourtant m'étonne.
TOUS. Retirons-nous sans bruit; (*A mi-voix.*)
Veillons toute la nuit;
Attendons que le jour éclaire
Cet étonnant mystère.
CHŒUR. C'est ce Monsieur...
LOR. C'est ce Seigneur...,
CHŒUR. Rentrons tous vîte.
FAB. Quel maudit gîte!

LE CHŒUR. LOR. FAB.

Retirons-nous sans bruit.
Bonne nuit, messieurs, bonne nuit.

LE CHŒUR.

Quelqu'un que l'on soupçonne...
J'vous la souhaite bonne,
Et le réveil aussi.

LOR. FAB.

A mon tour je soupçonne...
Mais rien ne nous étonne,
Nous sommes faits ainsi.

La cloche se fait entendre à la fin du morceau. On donne un flambeau à Fabio. La rampe se baisse. Il est nuit à la fin de l'acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LORÉDAN, FABIO.

Tous deux entrent avec circonspection ; Fabio tient une bougie et tremble. La ritournelle annonce la situation.

DUO.

LORÉDAN, *précédant Fabio.*

ALLONS, avance le premier.
FAB. Non, je dois passer le dernier.
LOR. Tu dois bien m'éclairer peut-être?
FAB. Je dois marcher après mon maître.
LOR. Eh bien! je vais te précéder.
(Il lui ôte le flambeau des mains.)
FABIO, *voulant s'enhardir et passer.*
Eh bien! je vais donc... vous céder.
(La force lui manque.)
LOR. Allons, du cœur.
(Il lui remet le flambeau.)
FAB. Oh j'en ai!... (Je frissonne.)
LOR. A tout il faut se préparer.
FAB. En vain je veux me rassurer.
LOR. A mon destin je m'abandonne. (*Gaiement.*)
Dieu des plaisirs, Dieu des amours;
Venez, volez à mon secours,
Daignez prendre soin de mes jours;
A mon destin je m'abandonne.
FAB. Et les esprits!...
LOR. Dieu des plaisirs...
FAB. Et les voleurs!
LOR. Dieu des amours,
Volez, venez à mon secours.
A mon destin je m'abandonne.
FAB. (Il rit et je frissonne.)
Vous plaisantez de mes frayeurs?
Et les esprits! et les voleurs!
LOR. A mon destin je m'abandonne.
FAB. Comptez, comptez sur le secours,
Et des plaisirs et des amours.

Un château qui tombe en rùine !
Où, peut-être ; l'on assassine !
Des revenans peut-être aussi !...
Car on trouve de tout ici...
Si quelqu'un d'eux venoit ce soir...
Ah ! ah ! ... Je crois le voir.

(*Il laisse tomber la valise. Voyant qu'il s'est trompé, il revient tout confus.*

LOR. Eh bien, qu'a dit le revenant ! (*Riant.*)
FAB. Monsieur, ne vous moquez pas tant.
LOR. Sans doute tu l'as vu paroître !
FAB. Au lieu de rire ainsi, mon maître,
Au Ciel plutôt ayons recours.

LOR. Au Ciel, dis-tu ?
Dieu des plaisirs, Dieu des amours, etc.

LOR. Pourquoi cette valise ?

FAB. Pour plutôt être prêt à... Monsieur, on ne sait pas ce qui peut arriver... et ces gens qui doivent venir...

LOR. C'est un conte fait pour nous épouvanter ; et ne t'ai je pas dit qu'il sera assez tems lorsque le jour paroîtra, de voir ce que nous aurons à faire.

FAB. Mais où allons-nous donc nous mettre en attendant ?

LOR. Ici, puisqu'il nous est impossible de dormir dans cette chambre qu'on nous avoit destinée.

FAB. Oh ! oui... un vent ! ... des lits ! ... des portes ! ...

LOR. Vas voir s'il n'y a point dans le corridor quelqu'issue.

FAB. Il n'y en a pas, monsieur.

LOR. Qu'en sais-tu ? vas toujours... Eh ! bien ?

FAB. Vous n'y pensez pas, monsieur. Est-ce que je puis vous laisser ?

LOR. Eh ! oui, puisque je te le dis.

FAB. N'insistez pas, monsieur, vous me désobligeriez ; je craindrois qu'il ne vous arrivât quelque chose, et ce seroit pour moi un remords éternel.

LOR. Restons donc ici ? (*Riant.*)

FAB. Oui ! ici ! nous y sommes fort bien !

LOR. Approche-moi un fauteuil.

FAB. *n'osant s'éloigner, et regardant légèrement.* Un... un... fauteuil ! je n'en vois pas, monsieur.

LOR. Là bas, au fond...

FAB. (*Faisant deux pas.*) Là bas... au fond... (*Revenant.*) Si monsieur vouloit me le montrer ?...

LOR. Je vais le prendre moi-même. (*Jeu de théâtre. Il rencontre à ses pieds la valise, et croit que c'est autre chose.*) Je me place ici. (*Il approche le fauteuil et s'assied.*

FAB. Et moi, là (*Il place la bougie à terre et se met presque*

dans les jambes de son maître. Jeu de théâtre, Fabio se fait un oreiller avec le porte-manteau.

LOR. Soit, là... et tâche de dormir.

FAB. Je ne demanderois pas mieux.

LOR. Paix ! (*Ils gardent le silence ; Fabio prend du tabac. -- Il a une tabatière qui crie en l'ouvrant, et il fait ensorte qu'elle empêche Lorédan de s'endormir, ou bien il éternue. Ensuite la pipe et un briquet. Lorédan essaye de dormir, et Fabio de l'éveiller.*

LOR. Eh bien ! (*S'éveillant en sursaut.*)

FAB. (*Faisant l'étonné.*) C'est que j'ai peut-être fait du bruit ?

LOR. Sans doute... Paix donc. (*Un silence.*)

FAB. (*Soulevant la tête.*) Comme cela est triste, de ne rien dire !

LOR. Tu veux dormir et parler ?

FAB. Si cela est égal à monsieur, je ne parlerai pas..... mais je chanterai un petit air... cela égaie les grandes salles.

LOR. Cela égaie !... Tu déraisonnes... Fais ce que tu voudras.

FABIO *commençant par faire la ritournelle pour s'enhardir, il la chante d'une voix tremblante et regardant de tous côtés.*

La, la, la. (*Se rassurant.*) La, la, la, la, la, la.

AIR.

Je suis gaillard, je suis joyeux,
Et rien ne m'intimide :
Pourtant je suis plus courageux
Quand Bacchus est mon guide.
Est mon guide... (*Regardant et inquiet.*)
Notre meûnier chargé d'argent... (*Il rêve.*)
N'allez pas dans la forêt noire...

(*Il chante le menuet de Garriga, et se réveille lui-même en sursaut par sa propre voix.*

Hem ! ce n'est rien, monsieur...

LOR. Quel bruit tu fais ?

FAB. Non, monsieur, c'est que je rêvois, mais tenez... un instant encore, et je... (*Il voit son maître qui dort.*) Le voilà déjà rendormi.. C'est terrible ça... La, la, la... (*Il se met sur la valise pour dormir. -- Bruit de cor. -- Il met l'oreille par terre : il entend encore, et se lève effrayé.*) Monsieur, monsieur, j'en suis sûr ; j'ai entendu...

LOR. (*Se levant.*) On n'a jamais vu un poltron plus insupportable.

FAB. J'ai entendu, vous dis-je.

LOR. Et quoi ?

FAB. Là... dessous... de bien loin... bien loin... c'en est un, monsieur, oui, c'est un esprit... un revenant... le marjordome... la jeune femme... O Ciel ! c'est bien pis... voyez-vous une lanterne sourde ?... un homme armé ?... c'est notre dernier moment.

LOR. Mon épée !... vas la chercher.

FAB. Je ne la trouverai jamais.

(*Prenant la bougie.*)

LOR. Oh bien ! reste pour observer tout.

FAB. Je verrai mal.

LOR. Viens donc avec moi.

FAB. Soit, et cachons-nous.

LOR. Nous cacher ! (*indigné.*)

FAB. Heureux, si nous en avons le tems !

(*Ils sortent. La cloche se fait entendre.*)

SCÈNE II.

ALBERTI *avec une lanterne sourde, deux pistolets à la ceinture.*

J'ai entendu du bruit ; ne seroit-on pas encore couché ? c'est sans doute cette noce... Fermons tout. (*La rampe s'élève. Il va fermer la porte par où sont sortis les voyageurs et les deux autres. Il allume toutes les bougies.*) Personne ne peut entrer ni entendre... l'épaisseur de ces portes me garantit de toute surprise. (*Il met les pistolets sur la table.*) Malheur au téméraire qui voudroit pénétrer un secret qui doit mourir avec moi !... Voici l'heure où je dois porter à Camille de quoi prolonger sa triste existence ; ouvrons doucement. (*Il pousse un secret ; un grand tableau glisse sur une coulisse et laisse voir une porte ; il ouvre cette porte, et derrière on apperçoit une grille de fer qui laisse voir un escalier. Il pousse un petit guichet et tire par cette ouverture une corbeille couverte qui étoit posée sur une des marches ; il s'écrie vivement :*) Dieu ! elle n'y a pas touché !... L'infortunée, depuis vingt-quatre heures n'a pas voulu prendre de nourriture ! son dessein seroit-il de terminer des jours abhorrés ? Ciel ! cette idée glace tout mon sang ! je veux qu'elle vive, je le veux ; et si je croyois même que ma vue... qu'une lueur d'espoir... pût contribuer... Homme foible ! as-tu oublié ?... Elle veut mourir... j'oublie tout... Je ne suis né ni insensible, ni cruel... je la verrai... elle se justifiera peut-être... Le son de ma voix, mes regards, mes prières... Je la verrai. Cette idée ne me laisse plus un instant de

repos... Je lui parlerai de son fils... je l'offrirai à ses regards... elle ne pourra résister à cette épreuve : elle nommera le coupable. Cette déférence à mes volontés me laissera croire qu'elle est innocente... Oui, oui, je le croirai, et ma vengeance ne retombera que sur le vil séducteur qui a abusé de sa confiance et de sa foiblesse. (*Il ouvre la grille et descend deux marches ; il prend la lanterne sourde et regarde en bas.*) Elle dort... c'est le sommeil de l'innocence. Elle prononce mon nom, celui de son fils... Ah ! Camille... Barbare, que fais-tu ? tu la réveilles... tu lui ôtes le seul bien qui reste aux infortunés.

CAMILLE *de loin, sans être vue.*
Qui m'appelle ?

ALB. C'est... (je n'ose me nommer.) Camille, montez.

CAM. Mon époux ! Dieux ! (*s'approchant.*)

ALB. Montez, vous dis-je, et ne craignez rien. (*Camille monte.*) Je la vois, je la vois !... Les forces me manquent, et malgré moi, mes genoux affoiblis fléchissent devant elle. (*Il met un genou en terre, Camille avance lentement. Elle est vêtue d'une grande robe de bure grise qui n'est serrée autour de son corps que par une ceinture commune, ses cheveux sont épars et sans poudre ; elle est pâle et a l'air calme quoique fort triste. Alberti continue en s'efforçant de prendre l'air sévère.*) Camille ?

CAM. (*Assise, et avec tendresse.*) Alberti, c'est vous ! depuis si long-tems... je croyois que jamais... c'est vous ! Qui vous ramène ? est-ce ma grace ou mon arrêt que vous venez m'apporter ?

ALB. Ta grace !... tu l'as refusée ; il n'a tenu qu'à toi... mais cet époux outragé regrette encore de n'avoir pu te l'accorder.

CAM. Outragé ! ah, jamais !... que le ciel...

ALB. Ne l'offense pas, désarme-le plutôt.

CAM. Il connoît mon innocence.

ALB. Il voit mon désespoir... qui peut autoriser ce refus obstiné ?

CAM. La reconnoissance pour celui qui m'a sauvé la vie ; la conscience qui ne trompe jamais, et qui me dit qu'un serment est un lien sacré qu'aucun mortel n'a le droit de rompre.

ALB. En est-il de plus saint que celui que tu as prononcé aux pieds des autels ?

CAM. Je t'ai juré d'être fidèle, mais aussi de mériter toute ma vie ton estime... et la mienne. Je la perdrois aujourd'hui, si par crainte ou même par amour pour toi, je trahissois celui à qui j'ai promis le secret et le pardon.

ALB. Souviens-toi de l'état obscur...

CAM. Je l'honore par ma résistance.

ALB. Dont mes bontés t'ont tirée ?

CAM. Je les justifie par la noblesse de mes sentimens.

ALB. Tu détruis tous les liens qui m'unissent à toi.

CAM. Et je résiste... juge par là combien j'ai de mérite à tenir parole, juge si j'étois digne de toi.

DUO.

ALB. Non, non, jamais de ma tendresse
Ton cœur ingrat n'a connu tout le prix.
CAM. Cruel, juge de ma tendresse;
Sans te haïr j'ai souffert tes mépris.
ALB. Je t'adorois.
CAM. Moi, je t'adore.
ALB. Je puis, je puis t'aimer encore.
CAM. Je n'ai jamais cessé : malgré tous mes tourmens...
ALB. Et moi dans ma fureur, dans mes emportemens,

CAMILLE.

Je m'écriois, je l'aime!
Et malgré sa rigueur, je sens
Que je dirois encore de même
Comme le jour de nos premiers sermens.
Cruel, juge de ma tendresse,
Sans te haïr, je souffre tes mépris.
Affreuse jalousie,
Tu détruis son bonheur;
Appaise sa furie.
Que le repos regne encor dans son cœur.

ALBERTI.

Je m'écriois, je l'aime!
Et si tu voulois, je le sens,
Je le dirois encore de même
Comme le jour de nos premiers sermens.
Non, non, jamais de ma tendresse,
Ton cœur ingrat n'a connu tout le prix.
Affreuse jalousie
Tu détruis mon bonheur.
Il n'est point de furie
Pareille à celle, hélas! qui déchire mon cœur.

CAM. Depuis un an, descendue vivante dans le tombeau. . : séparée de tout l'univers, je n'ai pas même entendu prononcer le nom d'un objet bien cher à mon cœur... Alberti, daigne me parler de lui ; par pitié, parle-moi de mon fils.

ALB. Il te regrette, il te pleure ; la nouvelle de ta mort répandue par mon ordre au moment où renfermée en ce lieu...

CAM. Je ne le verrai donc plus ?... déjà depuis tant d'années exilée loin de lui... et tu viens encore d'élever une barrière éternelle entre nous deux !

ALB. Ecoute, Camille ; ce jour est le dernier... le dernier. Oui, je viens t'offrir ma tendresse ou ma haine, le bonheur ou la captivité : tu peux encore choisir ; il n'y a plus qu'un jour, qu'une heure... c'est ton arrêt... le mien... je n'y survivrai pas ; mais une fois prononcé, rien ne pourra plus le changer.

CAM. Eh ! comment pourrois-tu ? (*vivement.*)

Alb. Ecoute, te dis-je; si tu satisfais à ma juste demande, je cours aux pieds du roi, j'avoue mes torts, ma jalousie; je rejette tout sur moi, et je déclare à ta famille, à l'univers, que tu es innocente... Mais du moins que je puisse punir le traître qui, par son audace... ou ton imprudence... (je veux l'ignorer à jamais...) a pu causer tes maux et les miens.... nomme-le... qu'il périsse !... et qu'il emporte dans le tombeau le secret de ta fuite et de sa témérité.

Cam Alberti, si tu te fies à ma promesse, si je suis digne de toi... que t'importe le nom de cet audacieux jeune homme? Aveuglé par sa passion, trompé dans ses espérances, mérite-t-il ton courroux?

Alb. Tu l'excuses!

Cam. Non, mais je lui pardonne; Camille sait mieux souffrir que se venger.

Alb. Tu lui sacrifies ton époux, ton fils!

Cam. (*Douloureusement.*) Mon fils! ... ne me parle plus de mon fils.

Alb. Il t'aime.

Cam. A peine s'il a pu me connoître. Il croit que je ne suis plus, et sans doute ma mémoire flétrie...

Alb. Je ne lui ai appris qu'à la respecter... Il t'aime... il gémit à chaque instant de n'avoir plus de mère... Ah! quelle joie pour lui... pour toi... Camille, si tous les deux réunis... Camille, cède à ma prière, et Adolphe, à l'instant même, vole dans tes bras.

Cam. (*Avec la plus grande émotion.*) Lui!... Alberti, songe que cet espoir trompé m'arracheroit la vie.

Alb. Je ne te trompe point. Vois à présent ce qui te reste à faire, si tu veux que je te l'amène.

Cam. Me l'amener!... ici .... peux-tu le demander à une mère?

Alb. Mais prends garde, Camille, avant de lui apprendre que tu lui as donné le jour, j'exige que tu te décides à nommer le coupable : je l'exige; y consens-tu?

Cam. Fais-moi voir mon fils.

Alb. Le demander, c'est me promettre; réfléchis.

Cam. Je sens... Fais-moi voir mon fils.

Alb. Je vais le chercher... ma joie... l'espérance... Camille, ce jour va nous rendre tous au bonheur.

(*Il sort, et ferme la porte.*)

SCENE III.

CAMILLE *seule.*

Je vais revoir mon fils ; mais à quel prix ! Si Alberti savoit ce qu'il exige de moi ; s'il savoit que celui dont il menace les jours, est ce neveu chéri, ce Lorédan qu'il a toujours traité avec tant de bonté ; ah ! je connois mon époux, rien n'arrêteroit sa vengeance, et je dois tout souffrir plutôt que de nommer... Mais ne pensons qu'au plaisir de revoir encore une fois mon aimable Adolphe.

AIR.

Heureux moment, bonheur suprême!
Je vais revoir le fils que j'aime,
Je vais entendre ses accens.
Heureux moment, bonheur suprême !
Ce jour paiera tous mes tourmens.
Peut-être il me dira qu'il m'aime...
Qu'il me pleure tous les instans...
Peut-être ses bras carressans!...
Heureux moment, bonheur suprême!
L'espoir... la joie enivrent tous mes sens.
Je vais revoir le fils que j'aime;
Non, je n'ai plus qu'un seul desir,
Le voir... l'embrasser... et mourir.

SCENE IV.

ALBERTI, ADOLPHE, CAMILLE.

Alberti rentre, tenant son fils qui a les yeux bandés ; il fait signe à Camille de s'asseoir et de ne rien dire ; elle obéit, et témoigne par ses gestes le plaisir qu'elle a de voir son fils.

ADOL. Où me conduis-tu donc, papa ?

ALB. As-tu peur ?

ADOL. Papa,... je suis avec toi.

ALB. Il est bien d'être brave, mais je te demande plus encore.

ADOL. Quoi donc ?

ALB. D'être discret.

ADOL. Je ferai tout pour te plaire.

ALB. Je pense assez bien de mon fils, malgré son âge, pour lui révéler un secret important d'où dépend mon bonheur.

ADOL. (*Avec ame.*) Oh ! papa... et vous avez pu craindre mon indiscrétion ?

ALB. Tu es si jeune !

ADOL. Je vous aime tant.

ALB. Jure donc que tu ne parleras à personne...

ADOL. Je le jure.

ALB. A Dieu qui t'entend.

ADOL. A mon père qui me l'ordonne.

ALB. (*A Cam.*) Et vous, souvenez-vous de nos conditions.

(*Alberti détache le bandeau de dessus les yeux de son fils.*)

ADOL. *interdit, regardant où il est, et appercevant une femme assise.*

Une femme ici ! par quel enchantement ? sa pâleur... sa tristesse... ses habillemens grossiers...

ALB. Privée de sa liberté.... une punition sévère et légitime...

ADOL. (*L'examinant*) Qu'elle est belle ! comme ses traits sont doux ! comme ses yeux sont expressifs !... Ah, papa ! l'on vous a trompé ; cette femme-là ne peut pas être coupable.

CAMILLE *dans son premier mouvement.*

Ah ! (*Elle s'arrête.*)

ALB. On l'accuse.

ADOL. Ce sont des méchans, des imposteurs.

CAM. (Aimable enfant ! il prend ma défense...) Je vous remercie... (Que j'ai de plaisir à le voir, à l'entendre, et qu'il m'en coûte !...)

ADOL. Continuez donc... (Elle soupire...elle soupire encore. Ah mon papa ! permettez-moi d'aller l'embrasser.)

ALB. L'embrasser ! (*Emu.*)

ADOL. Ah ! seulement lui baiser la main ? le voulez-vous bien, madame ?

CAM. *lui tendant la main avec action.*

Oh ! oui, mon .. mon cher enfant. (*à Alberti.*) Je ne puis pas lui donner d'autre nom. (*Elle l'embrasse, et l'enfant l'embrasse aussi.*)

ADOL. Eh ! celui-là... est si doux ! comme elle a dit... mon cher enfant ! papa, comme elle m'a embrassé ! cela m'a fait venir les larmes aux yeux. Madame, si vous avez eu tort, répentez-vous bien vite.

CAM. Aimable Adolphe...

ADOL. *étonné et content.*

Elle sait mon nom !

Cam. Je vous rends graces ; mais croyez que mon cœur est pur comme le vôtre.

Adol. Vous voyez bien, papa, que c'est une injustice. Eh! qui vous a accusée?

Cam. Les apparences, si souvent trompeuses.

Adol. Qui vous a empêchée de vous justifier?

Cam. La clémence, si douce au cœur qui se voit offensé.

Adol. Et quel mal enfin a-t-on osé vous faire?

Cam. Un bien grand... je ne vois plus mon mari, ni mon fils.

Adol. On les punit aussi ! c'est injuste. Ce pauvre enfant, que je le plains !... Ah ! si le ciel ne m'avoit point ravi ma mère, et qu'on m'en séparât... Vous pleurez... moi aussi!... Pleure donc, toi, mon père, ou je croirai que tu n'as pas de pitié.

Alb. (*Etonné et confondu.*) Adolphe!

Adol. Pardonne... mais tu as ton fils, toi; tu ne sens pas la douleur d'une mère... je ne sais pourquoi, moi, je l'ai sentie tout de suite, et il m'a semblé qu'on m'apprenoit encore la mort de maman.

Cam. Quelle épreuve! (*En larmes.*)

Adol. Madame, ne peut-on pas obtenir votre pardon ? à qui faut-il s'adresser ?

Alb. D'elle seule il dépend. (*D'une voix ferme.*)

Adol De vous seule ! Ah ! demandez-le donc.

Cam. Sans être coupable ?

Adol. (*Très - vivement.*) Qu'importe ? on vous rendra votre fils.

Alb. (*D'uue voix ferme.*) Aujourd'hui même; elle n'a qu'à nommer...

Adol. Aujourd'hui !... nommez, nommez donc, madame, je vous en prie à genoux.

(*Il se jette à ses pieds.*)

Alb. Je me joins à lui.

Adol. A genoux tous deux, vous le voyez et nous ne nous releverons pas... n'est-il pas vrai, papa?

Alb. Non, non, qu'elle nomme, et tout est pardonné.

Adol. Tout. tout ! vous l'entendez ; que je serois heureux si j'avois contribué... si en ma faveur... ah ! ce seroit le plus beau moment de ma vie... madame, vous ne dites rien!

Cam. *avec l'accent de la douleur la plus vive.*

Que je souffre, grands dieux!

Adol. Quoi ! je n'obtiendrai pas ?... ma... ma... bonne amie ; je vous aimerai tant, je...

Cam. Mon fils, tu l'emportes; il saura tout.

ADOL. *transporté et étonné.*
Elle m'appelle son fils !

ALB. (*Transporté.*) Elle t'a nommé... c'est la preuve qu'elle va tout révéler. Embrasse ta mère.

CAM. Oui, tu es mon fils, mon cher fils.

(*Elle le serre dans ses bras.*)

ADOL. Maman... toi !...

CAM. Pouvois-je résister ? viens, viens contre mon sein... encore... toujours.

(*Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*)

ALB. Camille !

CAM. *soupirant.* Je t'entends... Ah ! si j'étois sûre que l'absence, que ton estime pour moi pût le dérober à ton courroux..

ALB. Je ne promets rien : nomme, ou ton fils est perdu pour toi.

CAM. *le reprenant et le serrant dans ses bras.*
Le perdre ! non, non, Dieu ! que faire ! je vais... je ne sais plus où je suis,

(*On entend un grand bruit.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, MARCELLIN.

MARCELLIN, *derrière une des portes.*
Monsieur, des gens armés à la porte du château.

ALBERTI. Retire-toi, ou crains pour ta vie.

CAMILLE. (Que dit-il ?)

ALB. *d'une voix concentrée.*
Je vous défends d'élever la voix.

MAR. Mais enfin, Monsieur, ils veulent entrer. (*Alberti empêche sa femme et son fils de parler.*) De plus, il y a un étranger nommé Lorédan.

ALB. Mon neveu... Le Ciel me l'envoie...

CAM. (Lorédan de retour ! qu'aurois-je fait ! Dieu ! vous avez récompensé mon courage.)

ALB. (*A Mar.*) Dis-lui qu'il vienne... Camille, ce jour va combler tous mes vœux ; ne tarde plus à révéler ce fatal secret, et que Lorédan soit le premier instruit. Nomme...

CAM. *avec fermeté.*
Non, je ne le puis, je ne le nommerai pas.

ALB. Après votre parole ?

ADOL. *à ses genoux.*
Maman, tu m'as promis.

MAR. *derrière la porte.*
Eh ! monsieur, il y a un ordre du roi ; on parle d'un crime.

(*On entend sonner la cloche.*)

Alb. (*Effrayé.*) Ciel ! qu'on arme tous mes gens ! je vais... Camille, rentrez ; et toi, Adolphe, suis-moi.

Adol. Je ne la quitterai pas.

Alb. Mon fils !

Cam. Adolphe, obéissez.

Adol. *s'accrochant à sa mère.*

Je ne te verrai plus.

Alberti, *furieux, voulant l'arracher à sa mère.*

Mon fils !.. fils ingrat !.. femme perfide !

(*A l'instant on entend un grand bruit.*)

Lorédan *secouant la porte opposée à celle d'où Marcellin a parlé.*

Mon oncle, ouvrez, ouvrez donc.

Alb. Viens... (*A Adolphe, d'une voix étouffée.*)

Adol. *tenant sa mère.*

Non, non, je ne puis t'obéir... Oh ! ma mère, je veux mourir avec toi.

(*Lorédan veut enfoncer la porte.*)

Alberti, *au dernier degré de la fureur.*

Eh bien ! rentre, rentre donc avec elle, mais crains... tremblez, tous deux, que cette porte ne se rouvre jamais.

(*Il ferme la grille et le tableau, et va vîte ouvrir la porte qui conduit dans l'appartement de Lorédan.*

SCENE VI.

LORÉDAN, ALBERTI.

Lorédan, *très-ému.*

Eh ! mon oncle, c'est vous ! dans quel lieu et dans quel moment puis-je vous embrasser !

Alberti, *troublé.*

Que veulent-ils ? mais qu'as-tu ?

Lor. Vous-même êtes troublé... l'on vous accuse d'un crime... si vous êtes coupable, fuyez ; si vous êtes innocent, venez vous justifier.

Alb. Me justifier !

Lor. J'ai entendu parler ces gens d'un mariage secret, d'une femme nommée Camille.

Alb. Camille ! (*Surpris.*)

Lor. (Si c'étoit !..)

Alb. Continue.

Lor. Sa mort imprévue, cachée à ses parens, semble vous avoir été imputée. On parle d'un enfant disparu depuis quelques jours. Une famille entière vous accuse ; le Roi vous ordonne de paroître. Venez donc à Naples, trois jours suffisent.....

ALB. *dans un trouble marqué.*

Trois jours !.. pas un seul... Les malheureux !... la faim... la mort...

LOR. *très-affecté.*

Votre tête s'égare, mon oncle...

ALB. *la tête perdue.*

Ecoute, écoute, Lorédan. S'il faut que je parte... il le faudra... les gardes.. L'ordre du Roi... mais tu peux me rendre le service le plus signalé.

LOR. Ordonnez, mais hâtez-vous.

ALB. *regardant de tous côtés.*

Oh! oui, car s'ils venoient! sache donc qu'ici... dans un souterrain... une victime de ma juste vengeance...

LOR. Une victime ! c'est elle...

ALB. *d'une voix altérée.*

Ne cherche point à la connoître, prends-en l'engagement sacré. Que des secours portés, portés par toi seul, et promptement... Depuis vingt-quatre heures, l'infortunée... Un être plus foible encore, et qui m'est bien cher... Ne leur parle pas... Tu ouvriras la grille, et sur les marches... Tiens, voilà la clef; prends, Lorédan, prends, et redouble ici d'attention... C'est sous cette salle... Dieux! les voici...

(*Il faut que les gardes entrent sur les derniers mots.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN EXEMPT.

L'Exempt et tous ses Gardes forcent la porte qui étoit restée fermée, et repoussent les domestiques qui s'opposent à leur entrée.

FINAL.

GARDES. Cessez de faire résistance;
C'est lui, c'est lui, c'est Alberti;
Qu'il soit à l'instant saisi.
LOLÉDAN. Respectez son rang, sa naissance;
Que je lui parle un seul instant.
L'EX. C'est déjà trop de résistance.
Que craint-il s'il est innocent!
Marchez.
ALBERTI. De grace, un seul instant.
(Comment lui dire ! Ah, quel tourment!)
LOR. C'est une horrible calomnie. (*Aux gardes.*)
L'EX. A sa femme il ôta la vie,
Camille est morte, et peut-être son fils.
LOR. (Camille, ô ciel! que dit-il! je frémis.)

CHŒUR. Il faut partir, le Roi l'ordonne,
Il faut partir sans différer.
LOR. Sans s'expliquer il m'abandonne.
O ciel! ô ciel! viens m'éclairer.
ALB. Il faut que je les abandonne;
Je sens mon cœur se déchirer.
Lorédan! (*Voulant aller à Lor.*)
LOR. Alberti! (*Voulant l'embrasser.*)
ALB. Je te les abandonne. (*A Lor.*)
CHŒUR. Il faut partir, le Roi l'ordonne,
Il faut partir sans différer.
LOR. Sans s'expliquer il m'abandonne,
Ciel! ô ciel! daigne m'éclairer.
ALB. On nous sépare, on m'environne.
Ciel! ô ciel! daigne l'éclairer.
(*On entraîne Alberti.*)

SCENE VII.

LORÉDAN, LES DOMESTIQUES.

LORÉDAN. Est-ce un songe? Dieu, quel mystère!
Et cette clef, qu'en dois-je faire?
Camille! où la trouver? comment la secourir?
Si je tarde, il l'a dit... Camille va mourir.
CHŒUR. Avec ses gard's le v'là parti.
Il est coupabl', la chose est claire.
On nous laiss' libres, Dieu merci;
Profitons-en, fuyons d'ici.
LOR. Mes amis, mes amis, de grace,
Daignez un instant m'écouter.
MAR. On r'viendroit p't-êtr' nous arrêter:
Ici plus d'un danger menace.
LOR. Cette clef... personne de vous,
Personne ne peut la connoître!
O mes amis, apprenez tous
Qu'une femme expire peut-être...
LAURETTE. Il n'est point de femme en ces lieux.
LOR. Une femme mourante
Dans un cachot affreux.

FABIO, *qui entre.*	LES AUTRES.
Tout sembloit s'appaiser;	Une femme expirante!
Mais le tapage augmente:	Il faut la trouver;
Je ne sais qu'en penser.	Il faut la sauver.

MAR. Et cet enfant, qu'en a-t-il fait?
LOR. Dans un cachot, tous deux, sans doute,
C'est lui seul qui les nourrissoit...
C'est dans ces lieux,
Sous cette voûte;
Comment y pénétrer! grands Dieux!
TOUS. Victime infortunée,
Sous la terre enfermée,

Répondez à nos cris,
Nous sommes vos amis.

(Tous écoutent l'oreille penchée. Un silence subit et terrible.)

LOR. Rien ! ... ce silence...
Ce silence est affreux.
Hélas ! si déjà tous les deux...
Ah ! j'en frémis d'avance.
Amis, qu'on recommence;
Nous serons plus heureux.

TOUS. Victime infortunée,
Sous la terre enfermée,
Répondez à nos cris,
Nous sommes vos amis.
Répondez... Quel silence !
Plus d'espérance.

TOUS, *très-vîte.*
Partons avec courage;
Cherchons sans perdre un seul instant :
Nous trouverons un passage.
Le ciel qui nous entend,
Secondera notre courage.

(Ici ils s'arment tous de flambeaux, et d'instrumens pour démolir.)

Partons avec courage,
Cherchons sans perdre un seul instant.

CHŒUR. Redoublons de courage;
Marchons,
Cherchons;
Redoublons de courage.
Marchons.

(Tous vont chercher une entrée, et Fabio rentre dans son logement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un souterrain; une lampe est pendue au milieu; on voit à gauche un escalier qui est censé fermé par une grille de fer, c'est-à-dire, qu'on voit l'intérieur de ce dont on n'a vu que l'extérieur; un grand œil-de-bœuf grillé et à jour dans le fond.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE, ADOLPHE.

CAMILLE *assise sur un fauteuil antique, ayant son fils assis par terre, la tête sur les genoux de sa mère.*

Voici l'heure passée.... la nuit entière!.... et l'on n'est pas venu ouvrir le cachot pour y apporter les foibles secours qui jusqu'ici ont prolongé ma déplorable vie. J'ai cru entendre du bruit!.... des cris éloignés!.... effrayans!... le saisissement... mes forces épuisées, m'ont empêchée de répondre.... Si ces gardes, si mon époux sachant que Lorédan.... si quelque nouveau malheur que je n'ose prévoir... Dieux!.... à jamais ensevelis dans cet horrible tombeau, expirans de douleur.... d'inquiétude.... de faim.... Si j'étois seule au moins! ....Mais cet enfant! éloignons ces funestes présages. Le ciel veille sur l'innocence! il a daigné me rendre mon fils, ce n'est pas pour le faire expirer à mes yeux.

RÉCITATIF.

O ciel! dans ma douleur amère,
Je dois respecter tes décrets;
Si nos pleurs ne couloient jamais,
Il seroit trop doux d'être mère.
Mais il le faut... Contenons-nous.

COUPLETS.

I.

Ce cher enfant, sur mes genoux,
Sur mes genoux que doucement j'agite,
Il repose; son sein palpite,
Son sommeil paroît calme et doux.
Dors, cher enfant... Que je t'embrasse!
Ah! tout dit à mes sens ravis,

Qu'il n'est pas de maux que n'efface
Un baiser qu'on donne à son fils.

II.

En te serrant contre mon cœur,
Je ne crois plus pouvoir rien craindre.
Non, ta mère n'est pas à plaindre,
Ce moment a trop de douceur.
Dors, cher enfant, etc.

Cette lampe qui va bientôt s'éteindre, m'annonce que déjà bien des heures se sont passées depuis que renfermés ici tous deux... Une secrète terreur. Mais mon fils se réveille, ne faisons rien paroître.

Adol. Eh! maman, je me suis donc endormi en causant avec toi?

Cam. Oui, et moi j'ai causé avec toi sans te réveiller.

Adol. J'ai dormi long-tems, et cela m'a fait du bien.

Cam. Je t'ai regardé, et cela m'a fait du bien.

Adol. *se promenant.*

Le jour ne paroît donc jamais ici?

Cam. Jamais.... (*Soupirant.*

Adol. *vivement*

Oh! je ne desire le revoir qu'avec toi. (*Il se trouve près des marches de l'escalier.*) Tu disois qu'on venoit de tems en tems t'apporter....

Cam. Rien n'a paru. (*Désolée.*

Adol. *avec vivacité.*

Ah! ah! ce n'est pas que j'aie besoin..... Maman, ne va pas t'affliger.... il n'est pas possible que papa nous laisse ici toujours.

Cam. Il ne t'y laissera pas.

Adol. Et toi!.... oh! il faudra bien... Mais, dis-moi, chère maman; pourquoi n'as-tu pas consenti à ce qu'il exigeoit?

Cam. Mon aveu auroit perdu un homme plus imprudent que criminel; cependant mon amour pour Alberti... pour toi... alloit peut-être l'emporter... peut-être aurois-je eu la foiblesse de le nommer, lorsqu'un mot prononcé m'a épargné l'horreur d'un repentir. Quelles qu'en soient les suites, je m'en féliciterai, mon fils, si vous apprenez par mon exemple, qu'on doit tout sacrifier, pour tenir la parole qu'on a donnée.

Adol. O maman! pourquoi lui as-tu donc fait ce serment?

Cam. Il m'avoit sauvé la vie.

Adol *vivement.*

Il t'avoit sauvé la vie! que je l'aime! Mourons plutôt que de le découvrir.

Cam. Tu ne me blâmes donc plus?

ADOL. Je t'admire : que tu as de vertus !....

CAM. *soupirant.*

Puisses-tu t'en souvenir quelquefois !

ADOL. Toujours, et sur-tout t'imiter.

DUO.

CAM. Non, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.
ADOL. Un plus aimable ! si vraiment ;
Jamais, jamais un plus sensible.
à 2. Au milieu des chagrins, des larmes,
Il est donc encor des momens,
Où le ciel suspend nos tourmens,
Et nous fait goûter mille charmes !
ADOL. C'est à toi — Que je les doi.
CAM. Oh ! c'est à toi.
Non, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant, etc.

CAMILLE, *pleurant.*

Nous sommes oubliés de la nature entière.
ADOL. Oubliés ! en ce séjour, hélas ! (*Effrayé.*
Mais écoute, maman : si mon père
Ne vient ici dans sa colère,
Que pour m'arracher de tes bras,
Il vaut mieux qu'il n'y vienne pas.
CAM. Je le sens, il est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.
ADOL. D'Adolphe le cœur est sensible,
Mais le tien est trop indulgent.

CAMILLE. à 2.	ADOLPHE.
(Cachons mes craintes ;	(Renfermons mes plaintes ;
Je perds tout mon espoir,	Affectons de l'espoir,
Ne lui laissons pas voir	Et ne laissons pas voir
Ce qui cause mes plaintes :	Ma douleur et mes craintes :
Cachons-lui ma frayeur,	Cachons bien ma frayeur
Et ma douleur amère.)	A cette tendre mère.)
Oui, mon fils, je l'espère,	Oui, maman, je l'espère,
Ce jour va nous rendre au bonheur.	Ce jour va nous rendre au bonheur.

(*Ils observent tous les deux le silence avec une inquiétude concentrée.*)

ADOL. (Je ne sais ce que j'ai... une foiblesse !... un froid !... Oh ! si elle s'appercevoit...)

CAM. Tu pâlis, mon fils !

ADOL. (*se trouvant mal.*) Non, maman... je suis bien... très-bien, je t'assure.

CAM. Tu me trompes.... tes mains glacées.... Cher enfant !... le défaut d'air.... le besoin. ..

Adol. (*Se jettant dans son sein*) Tu souffres les mêmes maux que moi ; pourquoi ne sais-je pas de même les supporter ?

Cam. Je suis accoutumée à l'humidité de ce caveau ; mais toi .. mais ton âge ! (*Les mains élevées au Ciel*) Mon Dieu ! prends pitié d'une malheureuse mère ; donne-moi des forces, que je réchauffe ce pauvre enfant. (*Elle lui réchauffe les mains avec son haleine.*)

Adol (*D'une voix très-foible.*) Maman, ne te désole pas, j'ai encore de la force... j'ai encore... (*Sa voix s'éteint tout-à-fait.*)

Cam. Il s'évanouit ! que faire ? mon fils !... Adolphe ! (*Elle cherche à le faire revenir.*) *Avec joie.* Il me serre la main... Dieux ! il l'abandonne... Il se meurt... O désespoir ! je suis mère ; ah ! je le sens bien, je suis mère ! Mais quelle lueur !... jamais une clarté semblable n'a pénétré... Viendroit-on ? (*Ce sont les flambeaux qui ont passé près les soupiraux du souterrein.*) Mon fils ! (*Elle lui prend les mains.*) Ranime-toi ; regarde. (*L'enfant soulève sa tête.*) Tout disparoît... tout... (*La lampe s'éteint.*) Cette lampe qui s'éteint ! les ténèbres ajoutent à l'horreur... Alberti ! ... Lorédan ! ... Au secours... (*Elle est au désespoir.*) Il n'est plus d'espérance. .. plus d'es...pé... rance... embrassons-nous, mon fils ; serre-moi dans tes bras, et mourons ensemble. (*Ils se tiennent serrés dans les bras l'un de l'autre, et dans un silence effrayant. On joue une ritournelle.*) N'entends-je pas des coups ?... la voûte qui retentit... Oh ! oui, oui...

AIR, ET MORCEAU D'ENSEMBLE.

Ciel, protecteur des malheureux,
Ah ! sois touché de ma prière ;
Sur cet enfant jette les yeux,
Exauce les vœux d'une mère.

Chœur. (*Très-éloigné.*) Camille !

Cam. Est-ce une erreur ! mon fils, écoutons bien.

Chœur. (*De même.*) Camille !

Cam. L'entends-tu, cette voix qui m'appelle !
Si c'étoit !... le bruit cesse... et je n'entends plus rien.

Chœur. (*Près et fort.*) Camille !

Camille *affoiblie, emmenant son fils vers le bruit.*
Me voici, me voici.

Chœur. C'est bien elle.
Camille, nous venons vous sauver tous les deux.

Camille *rappelant toutes ses forces, prenant son fils dans ses bras, et le portant presque.*
Sauvez, sauvez mon fils, c'est tout ce que je veux.
(*Les forces lui manquent.*)

Adolphe *à genoux, et priant pour sa mère.*
Pauvre mère, quel sort affreux !
Ciel, protecteur des malheureux,
Ah ! sois touché de ma prière !

Exauce en ce moment les vœux,
Les vœux que je fais pour ma mère.

(*Alors des pierres tombent, le soupirail s'écroule; Camille éperdue, fait un cri et ne pense qu'à garantir son fils qui, de son côté, tremble pour elle. Les travailleurs avec des flambeaux, contens d'avoir réussi, s'arrêtent, et sont assis comme en amphithéâtre sur les ruines. Lorédan descend, saute, s'élance, et tombe aux pieds de Camille.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ciel, protecteur des malheureux,
Tu viens d'exaucer ma prière :
Ce moment comble tous nos vœux,
Nous sauvons le fils et la mère.

LOR. Camille !... vous, l'épouse d'Alberti! ... Ah ! je vois à présent...

CAM. Lorédan !... mon libérateur ! ... la cause de tous mes maux!

LOR. Je viens les faire cesser.

CAM. Ah ! jamais... Et mon époux !...

LOR. Un ordre du Roi le conduit à Naples : on l'accuse de votre mort.

CAM. Courons.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LAURETTE, *accourant.*

LAURETTE. Il revient, ils reviennent tous.

CAMILLE. Alberti ?

LORÉDAN. Comment ?

LAU. Quand il a vu qu'il falloit vous abandonner dans le souterrein ; quand il a réfléchi que monsieur, à qui il n'avoit pu dire que quelques mots, n'en trouveroit peut-être pas l'entrée ; que son fils, que sa femme... la pitié l'a emporté. Qu'elle vive, s'est-il écrié, qu'ils vivent tous deux ! je veux les délivrer, les voir heureux et mourir... Alors il a tout avoué, et v'là qu'on le ramène à l'instant.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ALBERTI, L'EXEMPT, LES GARDES, LES DOMESTIQUES, FABIO, etc.

ALBERTI. Ma femme ! mon fils ! les voici, je ne veux plus les quitter.

L'EXEMPT. Votre mari vous accuse, il a fait plus, il vous a punie : si vous êtes innocente, rien ne peut le justifier, et je deviens moi-même son accusateur.

CAM. Si je suis innocente ! ... Alberti...

L'EX. Mérite toute la rigueur des loix.

CAM. *perdant connoissance.*

Oh ! je suis coupable.

ALB. *très-vivement.*

Non, celle qui dans l'instant a pu consentir à laisser soupçonner son honneur pour me sauver, celle qui a pu s'immoler pour être fidèle à son serment, mérite d'être crue quand elle assure n'être pas coupable.

LOR. Apprenez...

ALB. *aux genoux de Camille.*

Mais toi, me pardonneras-tu ?... Ah ! tu dois me haïr.

CAM. Jamais. N'est-tu pas son père ?

ALB Chère Camille !

LOR. C'est sur moi seul que doit tomber toute la sévérité de la justice ; c'est moi qui ai causé tous leurs malheurs.

ALB. Quoi ! c'est toi ?...

LOR J'ignorois vos liens.

ADOL. Papa, il lui a sauvé la vie.

ALB. (*A Lor.*) Ce service efface tous tes torts. Mes amis, aidez-moi à réparer les miens.

LOR. Partons pour Naples, courons justifier Alberti.

CAM. Oui ; mais avant de quitter ce lieu où j'ai versé tant de larmes, permets, ô mon Dieu ! que je te remercie de m'avoir rendu à la fois, l'honneur, mon époux et mon fils...

CHŒUR.

Ciel, protecteur des malheureux, etc.

FIN.